

Monde des bibliothèques jeunesse/monde de la recherche Réflexions et passerelles¹

Les journées d'étude consacrées aux publics jeunes - aux enfants en particuliers - ne sont pas si courantes en France et elles prennent rarement la forme d'échanges nourris entre chercheurs et professionnels. Il faut rappeler pourtant que les moins de 15 ans sont très actifs dans les bibliothèques. S'ils représentent un peu moins de 20% de la population, ils constituent près de 40% de l'ensemble des emprunteurs des bibliothèques. Le taux de rotation moyen des collections jeunesse est par ailleurs systématiquement plus élevé que celui des collections adultes. On explique souvent cette différence par le fait que les livres ou les bandes dessinées jeunesse sont beaucoup plus rapides à lire que les ouvrages destinés aux adultes ; c'est indéniable, mais cette observation ne doit pas pour autant occulter le dynamisme et surtout la spécificité des publics jeunes : ce qui paraît très facile à lire pour un adulte ne l'est pas nécessairement pour un jeune lecteur... Nous sommes trop souvent confrontés à une forme d'adultocentrisme qui consiste à étalonner les pratiques juvéniles sur les pratiques adultes, c'est un mode de pensée inapproprié et stérile. Autre exemple de l'importance des publics jeunesse en bibliothèque : dans le palmarès national des emprunts de livres pour 2016 qui porte sur un échantillon de 142 bibliothèques municipales, les 3 premières places, tous types de documents confondus, sont occupées par des auteurs jeunesse : Dominique de Saint-Mars (créatrice de la série *Max et Lili*), Jacqueline Cohen (créatrice de la série *Tom Tom et Nana*) et Stéphanie Ledu (qui publie des ouvrages documentaires destinés aux enfants) ; parmi les 10 premières bandes dessinées les plus prêtées au niveau national pour l'ensemble des publics, on compte par ailleurs pas moins de 6 exemplaires de la très populaire série *Lou* créée par Julien Néel. Il s'agit de statistiques de prêts, les parents sont parfois à la manœuvre quand il s'agit d'emprunts de documents en section jeunesse, en particulier les mamans, mais ces exemples témoignent malgré tout de la place occupée par les collections et les publics jeunesse dans les bibliothèques.

La recherche sur les pratiques juvéniles s'est considérablement développée ces dernières années dans le domaine de la sociologie de la culture en France, elle accuse encore toutefois un déficit important par rapport aux nombreuses enquêtes consacrées aux adultes. Et si le champ des pratiques commence à être mieux balisé, celui des représentations et des systèmes de pensée l'est bien moins. Les choses changent aujourd'hui, ou du moins depuis le début des années 2000 grâce aux nombreux programmes de recherche mis en œuvre par Sylvie Octobre au sein du DEPS (Département études, prospective et statistique du Ministère de la culture et de la communication). Ce qui se passe sous la barre fatidique de l'âge de 15 ans entre désormais de plus en plus dans les préoccupations des chercheurs et de la statistique publique, et pas seulement pour des enquêtes quantitatives. Mais il faut reconnaître tout de même que le monde de l'enfance et plus largement celui de la jeunesse, s'il font l'objet d'une valorisation importante de la part de nos sociétés - le « jeunisme » est fortement valorisé, du monde de la mode jusqu'au champ politique - demeurent des mondes dominés, parfois même relégués, voire dans certains cas un peu méprisés. C'est vrai pour le monde des bibliothèques comme pour celui de la recherche scientifique. Si ces deux univers font l'expérience d'une même forme de relégation et peuvent par conséquent faire preuve d'une certaine solidarité - laquelle

¹ Ce texte est inspiré d'une conférence donnée dans le cadre d'une Rencontre professionnelle intitulée « Lecteur, qui es-tu ? Bibliothèques et enquêtes récentes sur les publics jeunesse », organisée par l'ABF et la Ville de Paris le 12 mai 2016 à Médiathèque Françoise Sagan.

s'exprime notamment par l'intérêt que les professionnels des sections jeunesse en bibliothèque portent aux travaux des chercheurs qui s'intéressent aux pratiques juvéniles -, il leur arrive également cependant de ne pas s'entendre, ou plutôt de mal se comprendre. Je vais m'efforcer dans les lignes qui suivent d'analyser brièvement les raisons de fond de cette incompréhension mutuelle et proposer des solutions pour réduire la distance et faciliter les échanges entre bibliothécaires et chercheurs et chercheuses.

Je suis pour ma part un peu à « la croisée de ces deux mondes », pour paraphraser le titre de la célèbre trilogie de Philip Pullman. Sociologue, spécialiste des pratiques de lecture et responsable d'un service d'études et de recherche d'une grande bibliothèque - la Bibliothèque publique d'information du centre Pompidou -, je suis a priori bien placé pour jouer le rôle d'intermédiaire et faciliter le travail de rapprochement entre le monde des bibliothèques et celui de la recherche. Je dois préciser toutefois que je ne suis pas un spécialiste des pratiques juvéniles à proprement parler, et que la Bpi, si elle dispose d'un espace « Nouvelle génération » dédié aux jeux vidéo et à la bande dessinée, ne possède plus d'espace jeunesse stricto sensu depuis la disparition de sa Bibliothèque des enfants en 1995. Malgré tout, je pense que je suis bien placé pour savoir ce qu'attendent les établissements culturels en matière de données sur les publics et pour savoir également comment ils parviennent, ou pas, à utiliser les données issues de la recherche. Et si je ne fais plus beaucoup de recherche à titre personnel, je reste connecté à cet univers et à ses acteurs dans le cadre de mes activités (notamment celles qui concernent le pilotage d'étude ou la participation à des colloques et journées d'étude). Je suis donc sous certains aspects ce que Michel Crozier appelait un « marginal sécant » : une personne qui a un pied dans deux mondes différents ; deux mondes qui ne se parlent pas nécessairement, ne communiquent pas facilement entre eux, parce qu'ils n'ont pas les mêmes ancrages, les mêmes normes, les mêmes valeurs, les mêmes systèmes de pensée, la même langue. Et c'est précisément sur ce plan que le marginal sécant peut réaliser un travail de traduction.

Pour poser les choses de façon un peu schématique, je peux dire que ce qui caractérise le mieux à mon sens les instances que sont les bibliothèques publiques et la recherche sur les publics jeunes c'est la notion de décentrement, voire l'opposition entre « engagement et distanciation ». Je m'explique :

- L'institution culturelle, nécessairement engagée dans des actions, des propositions concrètes, est tendanciellement plutôt centrée sur elle-même : elle est centrée sur son « lieu » (que celui-ci soit physique ou virtuel), sur son offre (offre de collection et de services) et bien entendu sur son programme institutionnel (*comment faire venir les enfants ? comment faire pour les aider à se transformer ? Comment faire pour qu'ils lisent plus et mieux ?*). C'est tout à fait logique et sensé : il n'est pas question de déplorer cet état de fait. Il s'agit ici d'une posture que l'on pourrait qualifier d'idéologique au sens non péjoratif du terme.
- L'institution scientifique (car la science est aussi une institution et elle ne se trouve pas « en dehors » de la société, n'en déplaît parfois à certains scientifiques), en particulier la sociologie, inscrit au cœur même de sa démarche le principe de décentrement et de neutralité. Nous sommes loin de l'engagement au sens idéologique. L'objectivité que cherchent à atteindre les scientifiques est approchée à cette seule condition. Il s'agit cette fois d'une posture méthodologique. Là non plus, je ne suis pas dupe, le décentrement est un idéal qui est rarement atteint de manière totalement satisfaisante ; et les institutions sont aussi capables de décentrement et de neutralité, surtout les institutions modernes et innovantes. Et non content d'être des « observateurs », les sociologues sont aussi des « agents », pour reprendre la partition

proposée par Claude Lévi-Strauss, et il leur arrive souvent, en tant qu'agents de partager les systèmes de valeur d'autres agents...

Quoiqu'il en soit, on va voir à travers une illustration que l'opposition que je vient de postuler est tout de même consistante : quand l'une et l'autre instance posent par exemple cette question : « Lecteur qui es-tu ? », elles ne la posent pas nécessairement de la même façon, n'ont pas les mêmes objectifs, pas les mêmes attentes et par conséquent pas les mêmes façons d'y répondre. Les sociologues vont s'efforcer de reprendre le questionnement et de l'éclairer avec des angles différents. Ils vont élargir le périmètre de la notion de lecture au-delà des pratiques livresques pour s'approcher au plus près des pratiques individuelles (lecture sur les réseaux sociaux numériques, lecture de fan-fictions, vagabondage sur Internet, etc.), quitte à remettre en cause parfois l'association même du terme de « lecteur » avec la notion d'usage de bibliothèque. En bref les sociologues s'affranchissent du cadre de l'offre institutionnelle et questionnent la normativité des institutions : ce qui déçoit plus d'un commanditaire ou d'un lecteur d'enquête issu du monde des bibliothèques. « Une science empirique ne saurait enseigner à qui que ce soit ce qu'il *doit* faire, mais seulement ce qu'il *peut* et - le cas échéant - ce qu'il *veut* faire », écrivait Max Weber : ce qui est une façon de retourner le questionnement vers le questionneur ...et parfois de ne pas répondre à la question posée initialement. On pourrait faire le même type d'analyse à propos de la question sensible pour les institutions de la baisse des pratiques de lecture de livre ou encore avec celle de l'illettrisme.

Les sources d'incompréhension sont par conséquent nombreuses entre les mondes de la recherche et de la bibliothèque :

- Les bibliothécaires s'irritent parfois de la prudence et de la réserve affichée par les chercheurs quand ils commentent des tendances observées (baisse apparente des pratiques de lecture de livres, différentiel entre les générations ou le genre sur cette question, etc.).
- Les chercheurs refusent souvent de donner leur avis personnel, de conseiller, ou encore de se projeter et de prédire le futur qui s'annonce.
- Les bibliothécaires souhaitent obtenir des réponses simples, rapides, à des questions concrètes, pas des reformulations qui leur donnent l'impression de revenir à la case départ.
- Les chercheurs sont parfois froissés de l'indifférence ou du rejet dont font preuve les bibliothécaires à l'égard de certaines de leurs conclusions.
- Les bibliothécaires s'irritent parfois de la complexité des formulations employées par les chercheurs.
- Les chercheurs ne comprennent parfois pas les résistances des bibliothécaires quand il s'agit d'étendre la recherche ...aux bibliothécaires eux-mêmes.
- Les bibliothécaires pensent que les publics ont les réponses à toutes leurs questions, notamment quand il s'agit de s'intéresser à leurs attentes.
- Les chercheurs pensent que les publics sont souvent les plus mauvais informateurs quand il s'agit de connaître leurs attentes.
- Les bibliothécaires sont en attente de données représentatives, de données quantitatives : de « vraies » données.
- Les chercheurs font des contre propositions à base de données qualitatives ou de méthodes mixtes.
- Les bibliothécaires craignent l'intrusion des chercheurs et ont parfois le sentiment d'être évalués, pesés et mesurés, comme des objets.
- Les chercheurs s'indignent d'être considérés comme des évaluateurs...

Comment faire, pour conclure, pour réduire la distance entre ces deux mondes qui sont tout de même beaucoup plus proches que ce que je viens de laisser entendre de manière un peu caricaturale ? Comment faire pour lutter contre le patriotisme de profession ?

1/ Que chacun fasse une partie du chemin... Des efforts de compréhension et de traduction doivent être faits au sein de la communauté bibliothécaire (pris en charge par des intermédiaires ?). Des efforts de traduction et de vulgarisation peuvent également être engagés au sein de la communauté des sociologues.

2/ Des journées d'étude faisant la part belle à la rencontre (pas seulement à l'exposition) et au débat peuvent être organisées et systématisées : un véritable dispositif d'échange, de croisement de regards et de traduction (bibliothécaires prenez donc la parole dans les journées d'étude ; organisateurs, réduisez le nombre d'intervenants et allongez le temps de débat !). Il faut par ailleurs mixer les mondes : amener le chercheur sur le terrain des bibliothèques (formations, rencontres, interview), convier les bibliothécaires à participer à des recherches (pas seulement pour des aspects documentaires).

3/ Travailler sur le temps long et pas seulement sur le temps court : entrecroiser recherche et action. Mettre en place des partenariats vertueux (programmes « Labex » à l'université, accueil de chercheurs en résidences, d'étudiants-stagiaires, thésards, etc.). Renforcer en formation initiale et en formation continue sur le temps long l'ouverture aux sciences sociales : autant sur les résultats que sur les démarches et les méthodes.

Je terminerai sur une note positive qui témoigne d'une complémentarité forte entre le monde des bibliothèques jeunesse et celui de la recherche sur les publics jeunes : c'est ce même souci partagé du jeune public et notamment en ce qui concerne le respect de la parole des enfants et de leurs systèmes de représentations. Une bonne raison d'espérer en somme.

Christophe Evans
Octobre 2016